



Stephan Hermlin

naît à Chemnitz en 1915. Il s'engage très tôt dans la lutte antifasciste, puis il doit émigrer en France, où, à partir de 1940, il participe au combat clandestin contre l'occupation. Il se fixe à Berlin-Est en 1947, alors même qu'il vient de se révéler comme l'un des grands poètes allemands de son temps. Depuis lors, il est une figure de proue de la vie littéraire en RDA, sans céder au conformisme, sans accepter de monter sur un piédestal d'« écrivain officiel ». Son engagement pour le socialisme est profondément vécu et nourri par sa haine de l'oppression et son amour de la paix. Ce poète, qui n'écrit plus de poésie au sens littéral du terme, est un remarquable traducteur auquel, entre autres, la poésie et la littérature françaises doivent beaucoup, un essayiste qui ouvre beaucoup de fenêtres et trace des chemins nouveaux, un prosateur dont le style est un des plus beaux dans toute la littérature de langue allemande aujourd'hui. Les lecteurs français ont pu, à travers le prisme de la traduction, découvrir son livre autobiographique « Crépuscule » (1980, Presses d'aujourd'hui) et son recueil de nouvelles « Dans un monde de ténèbres » (1982, même éditeur). On peut souhaiter que grâce à de nouvelles traductions ils fassent encore mieux connaissance avec ce très grand écrivain.

Meurtre à Salzbourg

(d'après les notes du journaliste S.)

AU mois de septembre de l'année dernière, j'appris un incident qui s'était déroulé dans un hôtel de Salzbourg et qui avait causé mort d'homme. Le mari de la propriétaire, un certain Theodor von F., faisait la fête tard dans la soirée avec le portier de nuit, l'amie de celui-ci et quelques clients et, la conversation étant venue sur le passé, von F. avait affirmé que durant ces années-là il avait fait ce qu'il avait à faire pour expédier le plus possible de juifs dans l'autre monde. Il n'avait épargné personne, ni les hommes, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. Il ne se retenait plus, continuant à parler à tue-tête, ne lésinant pas sur les détails, proclamant être prêt à tout moment à reprendre son activité meurtrière d'autrefois, pour peu que le vent vienne à tourner.

Ses auditeurs, de chaque côté de la table d'hôte, écoutaient ses déclarations avec une gêne croissante, mais personne ne le contredit, personne ne lui coupa la parole, sauf un homme assez jeune, nommé K., journaliste à la télévision autrichienne, lequel, indigné, chercha à plusieurs reprises à interrompre ce verbiage. Finalement K. s'écria d'une voix étranglée que si l'autre n'arrêtait pas ses discours assassins lui, K., il lui fermerait la gueule avec son revolver. Von F. répliqua avec un sourire de mépris qu'il avait été pendant des années dans les SS et qu'il avait servi chez les parachutistes : ce n'était avec un de ces joujoux qui lâchent des balles qu'on arriverait à lui faire peur. Il ajouta que les valets des juifs, il les détestait encore plus que les juifs. Ils méritaient le même sort. A ce moment K. sortit de sa poche un « 38 spécial » et fit feu dans le ventre de l'homme qui s'écroula à terre. L'assistance était pétrifiée ; K. posa le revolver sur la table et téléphona à la police, qui vint l'arrêter. Une ambulance transporta von F. à l'hôpital, où il mourut la nuit même.

2. Depuis longtemps, je profite de chaque occasion pour aller à Salzbourg et il ne s'est pas passé une seule année où je n'aie visité la ville. Le festival n'en était pas la cause. Jusqu'à présent je n'ai assisté à aucune des représentations de la Felsenreitschule et jamais je n'ai entendu le cri de « Jedermann » retentir depuis la cathédrale. Au fil des ans j'avais de plus en plus de mal à éprouver une émotion artistique au milieu d'une foule d'inconnus. Ici, désormais, l'idée d'entendre Mozart parmi des hordes de snobs, d'ignorants et de nouveaux riches m'était absolument insupportable. Autant j'aimais Salzbourg, autant j'y évitais soigneusement la saison musicale.

« L'amour » n'est sans doute pas le mot qui convient, c'était plutôt un élan à peine conscient, quelque chose d'un peu suspect, une sorte de dépendance morbide.

Je me trouvais simplement des raisons de visiter Salzbourg, de faire pendant quelques jours les mêmes promenades, la Getreidegasse, le chemin escarpé qui monte au Kapuzinerberg, de m'arrêter à l'ombre des églises bâties par Fischer von Erlach, d'écouter assis sur un banc les accords des instruments et les accents des voix traversant les Jardins Mirabell pendant les répétitions au Mozarteum, de prendre un fiacre place de la Résidence, de chercher dans le cimetière Saint-Pierre la tombe de Michel Haydn dont j'oubliais à chaque fois l'emplacement.

Je ne connaissais personne. Mes visites étaient trop rares et trop brèves pour que je puisse nouer des relations dans une ville grouillante de touristes qui n'étaient jamais les mêmes. A chacun de mes séjours je descendais dans le même lugubre hôtel non loin du pont principal. Le garçon était le seul être humain qui se souvint de moi et auquel je parlais. Nous causions abondamment de la pluie et du beau temps, de la période qui s'était écoulée depuis ma der-

nière visite et je scrutais alors cette figure qui affichait ce mélange de jovialité et de brutalité appelé par Karl Kraus « le faciès autrichien ».

Non, il ne pouvait être question d'amour, ni non plus de bien-être. Je regardais la Salzach et ses eaux rapides et glauques, la pluie tombait et il se produisait une éclaircie, je regardais au-delà du Mönchsberg le ciel de plus en plus profond, là-bas vers Golling et le col de Lueg que je franchirais en me dirigeant vers le sud, il n'y avait pas d'autre endroit où je sentais aussi nettement la torpeur qui était en moi, et la torpeur du temps. Il ne fallait pas se laisser abuser par le flot des véhicules ni par les vitrines qui vantaient les articles à la mode. Ici le temps s'était arrêté, il ne s'agissait pas des années d'un passé proche, le temps s'étendait infiniment plus loin en arrière et, bien qu'étranger au pays, je sentais en frémissant quelque chose qui ressemblait à une terre natale.

3. Quelques-unes de mes visites avaient des motifs professionnels. De temps en temps j'envoyais à mon journal des informations sur une exposition ou un congrès. En ce qui concernait le festival, que je n'aimais pas, je ne m'étais jamais mis dans la situation embarrassante de me voir proposé pour un compte rendu — le grand journal où je travaillais disposait à cet égard de nombreux spécialistes connus dont la réputation était depuis longtemps établie et dont le style, qui hésitait entre l'enthousiasme inaccessible à la moindre objection et les doutes du connaisseur averti, faisait le ravissement des lecteurs exigeants.

J'étais intéressé par cette affaire de l'hôtel qui m'était venue aux oreilles et je proposai à mon journal d'enquêter là-dessus. On en fut tout de suite d'accord et on me chargea d'aller à Salzbourg et dans tous les autres endroits où je devrais me rendre pour mes recherches. Après avoir vainement tenté de mettre la main sur un témoin du crime car, curieusement, ils avaient tous disparu de Salzbourg sans laisser la moindre

trace, je me présentai chez Mme von F. qui me reçut sans hésitation. Un journal local, lui dis-je au début de notre conversation, avait qualifié le défunt d'« innocente victime » : pouvait-elle m'expliquer pourquoi ? « Certainement », répondit-elle, mon mari n'a jamais tué un seul juif. J'espère que vous me croirez si vous je vous dis que le génocide juif me fait horreur ». Son regard grave et triste m'impressionna et je la cru. J'avais pris des renseignements sur la famille de son mari. C'était une vieille famille, anoblie sous Charles-Quint qui avait donné au pays des militaires de haut grade, des hommes d'Eglise, des propriétaires terriens. « Toute cette affaire », poursuivit-elle, a pour moi quelque chose d'enigmatique. Mon mari n'était ni au parti nazi, ni dans les SS, ni même chez les parachutistes. Il a fait toute la guerre dans une unité de la DCA, à l'Est d'abord, puis à l'Ouest, où il a été fait prisonnier. Il n'a jamais été nazi ; à vrai dire, c'était plutôt un conservateur. » Elle me montra un tableau accroché au mur, qui représentait l'empereur François-Joseph. Croyait-elle possible, lui demandai-je, que von F. lui ait caché quelques-uns de ses souvenirs de guerre ? Son regard se perdit un instant dans la vague. « Qui peut répondre non avec certitude ? dit-elle, les gens ont leurs secrets et parfois ils ne les confient même pas à leurs proches. »

Là-dessus j'allai à Vienne, dans les bureaux de la télévision autrichienne, où avait travaillé K., le meurtrier. Ses collègues me racontèrent que tout le monde, lorsque la nouvelle était tombée, avait cru à une erreur. K. était un homme de trente-cinq ans, bien élevé, timide et travailleur, qui détestait toutes les formes d'excès, d'exagération et de violence. Mais comment se faisait-il, glissai-je, qu'il avait ce revolver, tout de même, pour un journaliste ce n'est pas chose courante. On m'expliqua que K. avait obtenu de la police autrichienne, pourtant très méfiante sur la question, une